

Lumen

Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies
Travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

LUMEN

Candide et la « conspiration de Portugal »

Édouard Langille

Volume 29, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012026ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012026ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude
du dix-huitième siècle

ISSN

1209-3696 (print)

1927-8284 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langille, É. (2010). *Candide* et la « conspiration de Portugal ». *Lumen*, 29, 59–70.
<https://doi.org/10.7202/1012026ar>

4. *Candide* et la «conspiration de Portugal»

«Tout le monde crie dans les rues à Paris, *mangeons du jésuite, mangeons du jésuite*. C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable...¹»

Candide se lit de nos jours à la manière d'un conte moral relevé de satire sociale et philosophique. Au moment de sa parution, cependant, le plus fameux roman de Voltaire est un écrit scandaleux, suscitant de vives hostilités dans les milieux dévots. On y voit un livre obscène, une satire féroce visant la religion, les ordres religieux, les privilèges aristocratiques, et même l'autorité royale. Aux yeux des antiphilosophes, *Candide* présente l'univers «sous la forme la plus hideuse». Puisque on le juge rempli «[d'] impiétés et [d'] indécences», on le considère «contraire aux bonnes mœurs». À telle enseigne, les bien-pensants ne manquent pas d'applaudir à l'arrêt de La Compagnie des pasteurs de Genève (23 février 1759) prohibant ce livre «inspirant l'inhumanité», de même qu'à la répression de la police parisienne instituée contre le roman par Omer Joly de Fleury, avocat général au parlement de Paris (24 février 1759)².

On a tendance à l'oublier de nos jours, mais *Candide* porte la trace du climat de persécutions d'où il émerge et face auquel il est une revendication cinglante. Au cours des années 1750, le parti philosophe — pour lors rangé sous la bannière de l'*Encyclopédie* — est en butte à des attaques vexatoires réitérées issues des tenants du conservatisme social. Face au programme idéologique du projet encyclopédique, les antiphilosophes se donnent pour mission la défense de l'Église et de l'enseignement

1 D8147 Voltaire à Jacob Vernes, février/mars 1759. *La Correspondance de Voltaire : correspondance and related documents*, éd., Besterman, Toronto/Oxford, Voltaire Foundation, 1968-1977, ci-après 'D'.

2 Voir l'introduction de René Pomeau dans *Candide, ou l'Optimisme*, éd., Pomeau, *Les Œuvres complètes de Voltaire*, 48, Oxford, Voltaire Foundation, 1980, p. 53-62.

doctrinaire. Déjà dans le *Journal de Trévoux*, les jésuites, très influents à la cour et dans les universités, accusent l'*Encyclopédie* «de critiquer leur enseignement, de rabaisser les rois et les saints, de prêcher la liberté d'expression et d'attenter à la morale chrétienne»³. La tentative de régicide de Damiens (5 janvier 1757) vint à point nommé raviver l'animosité des parlementaires (de tendance plutôt janséniste) contre les libertins et les livres dits «dangereux». Au mois d'avril 1757, messieurs les bonnets carrés proclament un édit draconien «punissant de mort ou des galères ceux qui seront convaincus d'avoir, sans permission, composé ou fait composer, imprimé, colporté ou répandu des livres tendancieux». Forts du soutien du Parlement de Paris, les antiphilosophes redoublent leurs efforts. Un faisceau de libelles inaugure la guerre des «Cacouacs» dont les séquelles, au dire de D'Alembert, seront néfastes au projet encyclopédique⁴. Du reste, ce n'est pas seulement en France que l'*Encyclopédie* soulève de graves objections. La critique du calvinisme développée dans l'article «Genève», rédigé par D'Alembert mais que Voltaire est censé avoir inspiré, gêne la sérénité dont jouit le sexagénaire dans sa retraite des Délices. La déclaration du 8 février 1758 de la Compagnie des pasteurs dénonce l'article en question et sonne le glas des jours paisibles que le patriarche espérait couler dans la république calviniste. Il se détermine à chercher gîte ailleurs. Mais où? En ces années 1750, Paris est encore moins accueillant que Genève. Comme de fait, le 23 janvier 1759 — à quelques jours de la parution de *Candide* — le parlement de Paris dénonce comme subversifs huit ouvrages, en tête desquels figurent *De l'esprit* d'Helvétius et l'*Encyclopédie*. Le Conseil du roi n'a donc d'autre choix que de révoquer le privilège accordé à l'*Encyclopédie* depuis 1746. Sur ces entrefaites, le «très pieux» Abraham Chaumeix publie ses *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie* (1758). Voltaire en est outré. Tant et si bien qu'il écrit le 19 janvier ce cri du cœur à son «cher philosophe persécuté» (Helvétius).

[...] ce sont en partie ces tracasseries de M^{rs} les gens de lettres et encore plus les persécutions, les calomnies, les interprétations odieuses des choses les plus

3 *Journal de Trévoux*, octobre 1751.

4 D7595 «À l'égard de l'*Encyclopédie*, quand vous me pressez de la reprendre, vous ignorez la position où nous sommes, et le déchaînement de l'autorité contre nous. Des brochures et des libelles ne sont rien en eux-mêmes; mais des libelles protégés, autorisés, commandés même par ceux qui ont l'autorité en main, sont quelque chose, surtout quand ces libelles vomissent contre nous les personnalités les plus odieuses et les plus infâmes», D'Alembert à Voltaire, 20 janvier 1758.

raisonnables, la petite envie, les orages continuels attachés à la littérature qui m'ont fait quitter la France⁵.

Dans un tel climat d'hostilité, Voltaire se doute bien que *Candide* allait s'attirer les foudres de l'opinion outragée. C'est pourquoi dans les mois précédant la publication du roman, comme anticipant l'orage qui devait fondre sur Genève, il se met à l'abri des autorités suisses et françaises en achetant le château de Ferney en Bourgogne (novembre 1758). Hanté par souvenir de la Bastille et encore plus par son arrestation à Francfort (1753), Voltaire voit dans Ferney l'emplacement idéal pour esquiver les pasteurs calvinistes tout comme les parlementaires français. Installé désormais en terre française, à quelques kilomètres des portes de Genève, il peut passer au pied levé d'une juridiction à l'autre. Du moins, c'est ce qu'il prévoit.

Voltaire fait également preuve de vigilance quant à son manuscrit. Il prend d'abord des dispositions extraordinaires pour le faire éditer à Genève. Puis, dans le mois suivant, avant de procéder à la distribution de l'édition originale, il le fait réimprimer simultanément dans plusieurs villes d'Europe (Paris, Londres, Liège et Amsterdam). Ayant assuré la diffusion de son conte dans des lieux fort éloignés les uns des autres, *Candide* fait irruption, et, par le seul fait de sa prolifération, réussit à dérouter la répression policière.

Attendu la complexité d'une entreprise aussi audacieuse, le peu de documents relatifs à la publication de *Candide* à nous être parvenus est déconcertant. Comment Voltaire, alors retranché aux Délices, a-t-il su mobiliser l'essaim de collaborateurs indispensables à l'exécution d'un projet d'édition exigeant un degré de précision sans exemple? Rappelons que dans les premiers mois de 1759 *Candide* est imprimé, diffusé et même traduit dans au moins cinq pays différents⁶. Nous savons, par ailleurs, que Voltaire avait voulu le faire imprimer chez Pasquali à

5 D8055 Voltaire à Helvétius, 19 janvier 1759.

6 Voir G., Barber, *The Cramers of Geneva and their trade in Europe between 1755-1766*, dans Giles Barber, *Studies in the Booktrade of the European Enlightenment*, Londres, The Pindar Press, 1994, p. 175-211. Outre les deux éditions françaises préparées à Londres, il existe pour 1759 trois traductions anglaises de *Candide* : celle publiée par J. Nourse au mois de mai affiche le nom de Voltaire, plutôt que celui du Docteur Ralph. Nourse était le correspondant des frères Cramer en Angleterre. Il y a donc tout lieu de croire que sa traduction ainsi que celle de Ryder, avaient été préparées avec l'accord de Voltaire. *Candid or, All for the best* by M. de Voltaire, Londres, Nourse, 1759, *Candidus : or the Optimist* by Mr. De Voltaire translated into English by W. Rider, M.A., (Dublin, James Hoey jr., and William Smith jr. Booksellers, 1759.

Venise mais qu'à son grand dam, la tentative d'une édition «italienne» se révèle un échec⁷.

Bien que les spécialistes n'aient pas relevé le fait, les rares documents évoquant la réception de *Candide* lors des mois de février-mars 1759 mentionnent le roman dans le même souffle qu'un événement politique contemporain connu soit sous le nom de «la conspiration de Portugal». La juxtaposition de ces deux incidents sans lien apparent, justifie une relecture attentive de la *Correspondance* pour cette même période. En définitive, nos recherches permettent d'avancer l'hypothèse qu'au moment où précisément Voltaire a tout à craindre au sujet de *Candide*, la «conspiration de Portugal» lui propose une stratégie langagière — un code — permettant de deviser de son roman à mots couverts dans le cercle étroit de ses intimes⁸. C'est donc, croyons-nous, par le truchement de la «conspiration de Portugal» que, dans ces semaines déterminantes, Voltaire réussit à suivre les nombreuses réimpressions de *Candide* et surtout à en mesurer la réception dans Paris.

Candide est publié à Genève le 15 janvier 1759. Les 15 et 16 janvier les frères Cramer expédient 1200 exemplaires du compte, soit 1000 à Paris et 200 à Amsterdam. C'est dans cette dernière ville, sans crainte de censure, que Marc-Michel Rey a la charge de réimprimer le roman. Quelles que fussent les destinées de l'édition Cramer en France (saisie ou perte), l'édition hollandaise — comme d'ailleurs celles de Londres — auraient donc subsisté. L'entrée du «Docteur Ralph» dans Paris était à coup sûr plus complexe. C'est vers la fin du mois de janvier que les feuilles imprimées à Genève pénètrent clandestinement dans Paris. On s'y hâte de les brocher avant de procéder à la réimpression du roman au nez et à la barbe de la police parisienne. Dans l'introduction à sa dernière édition du conte (1980), René Pomeau fait valoir les conditions difficiles dans lesquelles une confrérie d'imprimeurs et de libraires parisiens œuvrait pour sortir ce livre dont on ignorait sans doute l'origine comme l'auteur. Pour contrôler une entreprise aussi hasar-

7 D8067 «Il Pascali è un traditor. O niente ricevuto de sua parte. Maccorgo benche un furbo catoloco librario, non ha la menoma corrispondenza co j furbi librai calvinisti. Pero j fratelli Crammer di Geneva sono uomini onesti, e di garbo. Ma il vostra Pascal è un bricone, ed jo sono arrabiato contra di lui», Voltaire à Algarotti, 27 janvier 1759.

8 Stratégie bien connue chez Voltaire comme l'atteste «L'Affaire Paméla». Voir J. Nivat, «Quelques énigmes de la correspondance de Voltaire», *RHLE*, 53, 1953, p. 439-63; voir aussi d'André Magnan : «Pour saluer *Paméla* : une œuvre inconnue de Voltaire», *Dix-Huitième siècle*, 15, 1983, p. 357-68, *Le Dossier Voltaire en Prusse*, SVEC, 244, 1986; et, «Le Voltaire inconnu», *L'Infini*, 25, 1989, p. 61-108.

deuse, Voltaire se voit dans l'obligation de compter sur des hommes de confiance, mais lesquels? Le rapport d'Hémery, policier chargé de la littérature clandestine, lève un coin de voile sur ce mystère. Une note datée de la mi-février 1759 affirme qu'au cours de ce mois le comte d'Argental et le duc de La Vallière distribuaient *Candide* sous le manteau :

Candide, ou l'optimisme, traduit de l'Allemand de M. le Docteur Ralph, brochure in-12 imprimée à Genève et distribué à Paris sans permission. C'est une mauvaise plaisanterie sur tous les pays et tous les usages qui est indigne de l'auteur à qui on l'attribue — M. de Voltaire. M. le duc de La Vallière et M. d'Argental le distr[ibuent] [...]⁹.

Il ne fait aucun doute que ces deux hommes influents étaient des mieux placés pour veiller à la diffusion de l'édition de Genève. Qu'ils le fussent aussi pour assurer les nombreuses réimpressions que connaît *Candide* dans la capitale au cours des mois de février-avril 1759 semble une évidence. Une lettre non datée du duc de La Vallière à Voltaire rapporte que la première édition parisienne de *Candide* sort des presses vers la mi-février 1759. Nous savons, par ailleurs, que malgré la saisie de 500 exemplaires chez l'imprimeur Grangé (25 février), deux autres éditions parisiennes suivent de près la première. Enfin, Voltaire de rapporter le 3 avril 1759 qu'on a réalisé cinq éditions de *Candide* à Paris; aussitôt on commence une sixième.

La communication de La Vallière, cousin du roi et l'un des hommes les plus puissants de la cour, est un document capital. C'est notamment dans cette lettre qu'il est fait la première mention de *Candide* et de «l'affaire de Portugal». Quel rapport peut-il y avoir entre l'entrée du «Docteur Ralph» dans la capitale, et la mauvaise fortune de «ces bon pères» à Lisbonne?

Le docteur Ralph s'est donc fait mettre sous la presse et *Candide* a paru il y a huit jours. Jamais peut-être livre ne s'est vendu avec plus de vivacité. On le trouve charmant, l'on vous nomme, je nie et l'on ne me croit pas. L'on pense comme moi sur le chapitre de Paris, c'est le seul qui soit trouvé faible. Mangeons du jésuite est déjà un proverbe. La circonstance dans laquelle ce livre a

9 *Journal d'Hémery* (BnF22161, f.10r) cité dans Besterman D8072 n.15. Le même texte est cité dans Pomeau, 1980, p. 57.

paru est singulière; ces bons pères ne sont pas aujourd'hui dans leurs jours de triomphe et l'affaire de Portugal ne leur fait point honneur¹⁰.

«L'affaire de Portugal» est une allusion à l'attentat du duc d'Aveiro le 3 septembre 1758 contre Joseph 1^{er} de Portugal. À l'aide de son ministre Pombal, ce monarque éclairé tente de moderniser le pays sur les plans économique et artistique. Une partie de la noblesse portugaise résiste aux innovations proposées par le roi, d'où leur hostilité. Tout comme l'attentat de Damiens mentionné plus haut, le complot des Távoras échoue, le roi étant quitte pour un bras amputé. Il n'en est pas de même pour les auteurs du crime. D'Aveiro, sa femme, son fils et dix de leurs complices sont arrêtés. On les exécute le 13 janvier 1759, soit deux jours avant la publication de *Candide*. Lecteur assidu de Voltaire, Pombal réussit, contre toute évidence, à impliquer les jésuites dans la conspiration¹¹. Il s'en saisit pour hâter leur expulsion du royaume le 3 septembre 1759. Voltaire, dont l'inimitié envers la Compagnie de Jésus est bien connue, ne pouvait que s'en féliciter.

Pour en revenir à la lettre de La Vallière, la phrase «ces bons pères ne sont pas aujourd'hui dans leurs jours de triomphe» établit un rapport tant soit peu ténu entre la satire anti-jésuite dans *Candide* — «mangeons du jésuite est déjà un proverbe» — et «l'affaire de Portugal»; entre la lutte de Voltaire contre la Compagnie de Jésus et celle entamée contre cette même congrégation par le ministre Pombal au Portugal. Notons en passant que Pombal est diplômé de l'Université de Coïmbre, et que c'est cette université qui sanctionne l'auto-da-fé mentionné au chapitre 6 de *Candide*. Il y a cependant bien plus. L'un des noms du duc d'Aveiro, Dom José *Mascarenhas* e Lancaster, s'attache au Gouverneur de Buenos Aires présent dans le chapitre 13 de *Candide* sous le nom de «Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y *Mascarenes*, y Lampourdos, y Souza». Le nom du chef de la «conspiration de Portugal» s'inscrit donc dans le texte même du roman, et ce, au moment précis où *Candide* se prépare à faire une incursion dans le royaume jésuite du Paraguay.

Voltaire a sans doute pu apprendre la nouvelle de l'attentat de nombreuses sources¹². Signalons toutefois la lettre de Thieriot datée de

10 D8072 La Vallière à Voltaire, janvier/février 1759.

11 C. Frèches, «Voltaire, Malagrida et Pombal», *Arquivos do Centro cultural Portugês*, 1, 1969, p. 3320-34.

12 M.-N. Ciccía, «Le Portugal et les jésuites à travers la *Correspondance* de Voltaire : un réseau d'informations (1758-1762)», *Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian*, 49, 2005, p. 55-81.

la mi-octobre 1758 et qui annonce l'attentat contre le roi de Portugal comme une nouvelle fraîche, encore ignorée de Voltaire. Cette date, nous le savons, correspond à la mise au net du roman¹³.

Que dites vous de l'attentat contre le Roi de Portugal? Nous en attendons des éclaircissements. Quelques uns des assassins sont arrêtés. Il avoit été saigné cinq fois au départ des Lettres qui nous l'ont appris. Il a déclaré la régence de la Reine qu'on dit être en grossesse. Le bruit courre aujourd'hui qu'il est mort¹⁴.

Pendant les derniers mois de 1758, Voltaire ne parle guère de la conspiration de Portugal. Ce n'est qu'au mois de février 1759 qu'elle vient émailler sa correspondance à la manière d'un leitmotiv. À part la lettre de La Vallière qu'on vient de citer, signalons cet envoi de D'Alembert (24 février) où, pour des raisons évidentes, l'ancien directeur de l'*Encyclopédie* ne mentionne pas *Candide*, en tout cas pas directement. Il ne s'épanche pas moins sur les antiphilosophes, sur la guerre des «Cacouacs», et nommément sur deux des plus fameuses bêtes noires de Voltaire : «le frère Berthier» et Abraham Chaumeix. Plus près de notre hypothèse, sa diatribe antiphilosophie renferme cette allusion intrigante aux démarches du ministre Pombal (M^r Caravallo) contre les jésuites du Portugal :

Ce que je sais c'est que le frère Berthier et ses complices n'osent paroître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. Dieu & M^r de Caravallo (Plombal) nous feront raison de cette canaille¹⁵.

Or le duc de La Vallière ne soutenait-il pas à la mi-février que les Parisiens reprennent en chœur le «mangeons du jésuite» de *Candide*? On peut alors se demander s'il en était de même pour les «oranges de Portugal» lancées à la tête des jésuites. Cette expression goguenarde ne désigne-t-elle pas tout simplement *Candide*? Chose certaine, chez D'Alembert «les oranges de Portugal» ne signifient pas autre chose que les brocards essuyés par certains jésuites dans les semaines correspondant justement à l'entrée du «Docteur Ralph» dans la capitale. Autrement dit, le jésuite Berthier et ses complices n'osaient plus paraître en

13 Le nom de *Mascarenes* figure également dans le manuscrit La Vallière. On peut donc supposer que cette seule version manuscrite de *Candide* fût dictée dans le courant des mois d'octobre-novembre 1758.

14 D7902 Thieriot à Voltaire, 14 octobre 1758.

15 D8139 D'Alembert à Voltaire, 24 février 1758.

public de peur qu'on ne leur fît des propos moqueurs dérivés de la satire anti-jésuite dans *Candide*.

Cette interprétation est d'autant plus plausible qu'un réseau d'allusions analogues scande deux lettres que Voltaire adresse aux frères Cramer le 10 février et le 1^{er} mars 1759. Comme celle de D'Alembert, la première ne fait aucune mention de *Candide*. Voltaire y donne plutôt, sans introduction ou autre formule de politesse, un compte rendu bizarre de «la conspiration de Portugal». En revanche, la deuxième, datée du 1^{er} mars — soit une semaine après l'arrêt de la Compagnie des pasteurs de Genève — propose une première mention de *Candide*, secondée, il est vrai, d'un désaveu («Qu'est-ce donc que ce *Candide*?»). Enfin, Voltaire étant toujours Voltaire, il ne peut s'empêcher d'y glisser un mot sur les avanies des jésuites «à Lisbonne».

La lettre que Besterman date du 10 février (D8095) n'a pas jusqu'ici suscité de remarques de la part des spécialistes. On peut toutefois se demander pourquoi Voltaire aurait pris la peine, à ce moment précis, d'informer Gabriel et Philibert Cramer de l'exécution du duc d'Aveiro au Portugal? N'était-il pas alors retranché aux Délices? Une raison plausible, c'est que la lettre en question se prête à deux niveaux de lecture. D'une part elle narre une version de la «conspiration de Portugal». De l'autre, elle donne en filigrane un compte rendu détaillé du succès d'une «conspiration» beaucoup plus près de Voltaire : celle de la réimpression clandestine de *Candide* dans Paris.

C'est le ton impersonnel du message qui en trahit l'intention ironique. Les lettres de Voltaire avec Gabriel Cramer touchent à tout propos et jouent sur tous les tons. Mais comme l'aiguille du compas, elles finissent par fixer un point de repère constant : le commerce des livres. Il n'y a pas que sa méditation émouvante sur le tremblement de terre à Lisbonne qui ne débouche sur une série de réflexions d'ordre on ne peut plus banal : «malgré le profond néant de cette vie, il faut pourtant songer à ses petites affaires etc.»¹⁶. Rien de tel dans la lettre qui suit que nous reproduisons telle quelle :

Les chefs de la conspiration contre le roy de Portugal ont été exécutés. Le Duc d'Aveiro avant de mourir a déclaré que c'étaient les jésuites qui l'avaient encouragé à l'assassinat du roy. Ils ont dit que non seulement il ne commettait

16 D4270 «Mon cher ami malgré les tristes réflexions que le désastre du Portugal et de l'Espagne fait faire sur les misères de ce monde, et malgré le profond néant de cette vie, il faut pourtant songer à ses petites affaires. Je vous prie d'envoyer à l'imprimeur des nouvelles littéraires» [...], Voltaire à Gabriel Cramer, novembre-décembre 1755.

pas un crime, mais qu'il faisait une action méritoire. Ils ont fait des neuvaines p^r le succès de l'assassinat. Les auteurs de ces conseils sont, suivant la déposition du duc Aveiro, un Jésuite Italien, un du Brésil, le père provincial, les anciens confesseurs du Roy et de la famille royale, le père Maltos, et le père Irance, tous cordons bleus de l'Ordre; ils sont actuellement dans les fers au nombre de neuf¹⁷.

Pour goûter le sous-texte subversif implicite dans ce message, il suffit de substituer «l'édition clandestine de *Candide*» à l'exécution des «chefs de la conspiration contre le roy de Portugal». Le «crime» du duc d'Aveiro (le duc de La Vallière?) n'est-il pas appelé «une action méritoire»? Et son succès ne fait-il pas l'objet des prières ardentes (neuvaines) des jésuites? Ainsi ces révérends pères («le père provincial, les anciens confesseurs du Roy et de la famille royale») sont les libraires et imprimeurs parisiens, tous «membres de l'Ordre». Autrement dit, tous collaborateurs à l'édition secrète de *Candide*. Chose certaine, chez Voltaire la mention de pratiques dévotionnelles (prières, jeûnes, culte des saints) est toujours teintée d'ironie. La même ironie affleure dans les noms baroques (aux préfixes expressifs) conférés aux «auteurs» des conseils que le duc d'Aveiro est censé avoir suivis. On peut alors supposer que le père *Maltos* et le père *Irance* désignaient des individus précis, connus de la coterie, mais qu'il est aujourd'hui impossible d'identifier. Enfin, l'expression «dans les fers» — «ils sont actuellement dans les fers au nombre de neuf» — est aussi très suggestive. Dans le contexte de l'édition clandestine de *Candide*, elle devait signifier quelque chose à peu près comme «travaillant comme des forcenés» à l'édition en question. Il n'est pas à exclure que l'expression «dans les fers» reprenne l'image de l'imprimerie et signifie «sous presse». Quoi qu'il en soit, la même expression revient le 1^{er} mars où, pour la première fois Voltaire ose nommer le roman en toutes lettres. Notons que le nombre de «jésuites» aux fers passe de neuf à douze.

[...] Et à la honte des mœurs on rit de ce détestable écrit à se tenir les côtes. Peut-on rire quand il y a douze jésuites aux fers à Lisbonne? Le monde est bien pervers. Qu'est-ce donc que ce *Candide*? Ne pourrai-je parvenir à voir cette infamie¹⁸?

17 D8095 Voltaire à Gabriel Cramer, 10 février 1758.

18 D8152 Voltaire à Gabriel Cramer, c.1 mars 1759.

Les travaux de René Pomeau font valoir que c'est à partir de la première semaine de mars 1759 et dans les semaines suivantes, que Voltaire tend à multiplier ses allusions à *Candide*¹⁹. Soudain, il le cite à de nombreux correspondants, tout en désavouant en être l'auteur. Peu à peu Voltaire se rendait à l'idée que son roman était lancé et qu'il n'avait plus rien à craindre de l'administration française, et encore moins du syndic de Genève. Le 10 mars il écrit aux Cramer qu'«il s'est vendu six mille *Candides*»²⁰. Pour Gabriel et Philibert Cramer, il ne sera donc plus question de la «conspiration de Portugal».

À d'autres correspondants cependant, et toujours dans le cercle de ses intimes, Voltaire continue à s'inspirer d'un champ lexical dérivé de la conspiration. Comme dans les cas précédents, son intention ironique se laisse facilement deviner. Mais à la différence des lettres que nous venons de voir, il n'est pas facile d'en sonder la portée. Citons la première lettre à nous parvenir pour l'année 1759 adressée au comte d'Argental. Voltaire y développe longuement la question du manque de chevaux dans le pays de Gex. Il n'y a donc aucun rapport apparent avec *Candide*. La conclusion reprend toutefois, tout en le transformant, le réseau familial inspiré par la «conspiration de Portugal» : (Empereur du Portugal, jésuite missionnaire, *ferrer* des chevaux). Enfin, la réminiscence du chapitre 14 de *Candide* saute aux yeux :

Un jésuite missionnaire portugais raconte qu'un mandarin lui ayant demandé, Macao, quel était un homme qui venait de lui parler assez fièrement, le jésuite lui répondit : C'est celui qui a l'honneur de ferrer les chevaux de l'empereur de Portugal, roi des rois; aussitôt le mandarin se prosterna²¹.

Une dernière lettre datée du 6 mars 1759 de Mme Denis (toujours installée avec son oncle dans «le vilain château de Fernex»), à la comtesse Bentinck, combine une dernière fois l'histoire de *Candide* et l'«affaire de Portugal»²². Charlotte-Sophie von Altenburg était dans les années 1750, la «grande amie» de Voltaire. Frédéric Deloffre soutient que cet

19 Voir *Candide, Ou l'Optimisme*, éd., R. Pomeau, (Paris, Nizet, 1959), p. 25-46; René Pomeau, *Voltaire en son temps*, (Paris/Oxford Fayard/Voltaire Foundation, 1995), vol. 1, p. 873.

20 D8172 Voltaire à Gabriel Cramer, 10 mars 1759.

21 Voltaire à d'Argental D8156 (5 mars 1759).

22 *Voltaire et sa «grande amie» : Correspondance complète de Voltaire et de Mme Bentinck (1740-1778)*, éd. Frédéric Deloffre et Jacques Cormier, Oxford, Voltaire Foundation, 2003. Besterman date la lettre du mois d'avril.

«ange tutélaire» est l'un des modèles du personnage de Cunégonde; aussi ses nombreux travaux tentent-ils de définir le rôle qu'elle a pu jouer dans la fabrication du roman²³. Certes, le ton faussement ingénu des protestations de Mme Denis — écho des démentis de Voltaire — ne prouve pas *a priori* que Madame Bentinck connût le manuscrit avant sa publication, ni qu'elle y fût mêlée («Avez vous lu Madame une plaisanterie qu'on a attribué [sic] fort injustement à Mon Oncle?»). La lettre n'en suggère pas moins le rôle de complice qu'on voulait assigner à cette «illustre Westphalienne» dans la lutte contre l'«infâme» à la cour de l'Impératrice Marie-Thérèse. L'allusion à «l'affaire du Paraguay» — c'est-à-dire aux rumeurs qui couraient alors confirmant l'existence d'un empire jésuite dans le Paraguay — est, comme l'exemple précédent, un renvoi explicite aux chapitres 14-15 de *Candide*.

[...] Avez vous lu Madame une plaisanterie qu'on a attribué fort injustement à Mon Oncle? c'est un peti Roman nommé Candide. Mendez moi ce que vous en pensez, il me semble que c'est une débauche d'imagination très plaisante. Les jésuites n'y sont pas trop bien traités. Que pence t'on à Viene de l'affaire de Portugal? crois t'on qu'ils soient coupables? S'ils le sont comme plusieurs papiers de Lisbonne l'assurent, il est bien étonnant qu'il n'y en ait point encor d'exécutés. On va rechercher à Paris de vieilles histoires contre heux, toutes très apocryphes et s'il y avait une façon de les justifier ce serait par l'excès de calomnie dont on les accable. Cependand j'ai peine à croire qu'ils ne soient point entrés dans la conspiration, cet Ordre de tout temps a été bien dangereux, et l'affaire du Paraguay doit enfin éclairer les souverins²⁴.

En guise de conclusion :

Lire *Candide*, c'est dans un sens très particulier approximer le «moment *Candide*» : à la fois la genèse du roman et sa réception dans le climat politique et intellectuel de la fin des années 1750. Depuis Desnoires-

23 F. Deloffre, «Aux Origines de *Candide* : une économie de roman», *RHLF*, 1, 1998, p. 63-83; F. Deloffre, «*Candide*, roman de l'individu», dans *The Kings Crown, Essays on XVIIIth Century Literature honoring Basil Guy*, sous la direction de Francis Assaf, (Peeters Louvain/Paris/Dudley, MA, 2005), p. 27-46; F. Deloffre, «Genèse de *Candide* : étude de la création des personnages et de l'élaboration du roman», *SVEC*, 6, 2006, p. 201-302.

24 D8251 Marie-Louise Denis à Charlotte-Sophie von Aldenburg, comtesse Bentinck, 6 mars 1759.

terres, les meilleurs connaisseurs de Voltaire ont tenté d'élucider la singulière «circonstance dans laquelle ce livre a paru». Ce qui semblait longtemps un mystère insondable, un dédale sans fil d'Ariane, s'est peu à peu ouvert aux chercheurs. À ce titre, la *Correspondance* de Voltaire reste encore le meilleur guide de son œuvre. Comme nous venons de le voir, cette correspondance est loin d'avoir livré tous ses secrets. La lecture attentive y révèle le déploiement de stratégies langagières propres à désigner certaines réalités dissimulées. L'élaboration d'un langage crypté dont l'objectif était de cacher le message aux non-initiés cadre on ne peut mieux avec une activité aussi dangereuse que l'édition clandestine de *Candide*. L'intéressant dans ce cas précis, c'est que Voltaire voyait une correspondance thématique, narrative et idéologique entre la publication de son roman et un épisode politique contemporain exposant les jésuites aux yeux de toute l'Europe sous un jour odieux. *Candide* rejoint les suites de «la conspiration de Portugal» dans ce sens qu'ils tendaient tous deux vers le même but. Que le Voltaire de 1759 voyait dans son roman un texte engagé, une arme au service d'une idéologie et d'un programme social et politique ne fait pas de doute. Dans la lutte contre les jésuites, *Candide* n'est peut-être qu'une saillie; il n'en marque pas moins un point décisif dans l'opinion. Châtiés par le rire voltairien, dès lors les jésuites étaient sur la défensive. Et c'est ainsi que les persécuteurs des philosophes sont devenus, à leur tour, des persécutés. En septembre 1759 la monarchie portugaise supprime la Congrégation de Jésus. Elle est aussitôt interdite en France (1762) de même que dans l'empire espagnol, dans le royaume des deux Siciles et dans le royaume de Parme (1767). Enfin, en 1773, soit cinq ans avant la mort de Voltaire, le pape Clément XIV interdit la Compagnie de Jésus dans tous les pays catholiques. Seuls, l'Impératrice Catherine II, et le roi de Prusse, Frédéric II, font abstraction de la bulle papale. Par un trait d'ironie digne du meilleur Voltaire, ces deux monarches accueillent les rescapés de la Compagnie de Jésus. Ils les mettent aussitôt à organiser l'enseignement et la recherche dans leurs États.

ÉDOUARD LANGILLE

St. Francis Xavier University